



B-b-bien fait !

De Céline SAINT-CHARLE

Il composa le numéro sur le clavier du téléphone. Ses doigts étaient tachés de sang et il n'avait aucune idée de ce qu'il faisait là. Une douleur sourde pulsait sous son crâne, à l'arrière. La sensation de liquide coulant dans sa nuque se précisa. Était-il blessé ? Devait-il s'inquiéter de ce sang ? Et où diable avait-il atterri ?

Au moment où une voix féminine annonçait « Urgences, j'écoute », il raccrocha. Quelque chose lui soufflait de faire le point pour mieux appréhender la situation, avant de faire appel aux secours. Il se laissa glisser jusqu'au sol, dos contre le mur, et s'efforça de distinguer le lieu où il se trouvait, à la lumière chiche de la lune.

Un bahut encombré de bibelots poussiéreux, une horloge comtoise dont le balancier attirait le regard de manière hypnotique, une table recouverte de bulgomme foncé, une chaise renversée, une chaussure... Une chaussure ? Il plissa les yeux, luttant contre la migraine lancinante qui prenait de plus en plus d'ampleur. Ne s'agissait-il pas d'une jambe en prolongement du godillot boueux ? Incapable de se lever, il s'approcha du corps — car c'en

était bien un — à quatre pattes. Maladroitement, il actionna la fonction torche de son téléphone et dirigea le faisceau vers le visage de l'homme étendu.

— Merde ! grogna-t-il.

Un éclair venait de traverser le voile opaque obstruant sa mémoire. Ce type, il le connaissait. Raoul ? Raymond ? Non ! Roger ! Oui, voilà, Roger. La plaie béante dans son abdomen, la flaque qui s'écoulait jusqu'aux pieds de la table et la lividité de son teint laissaient peu de place au doute. Il était mort. Un fusil de chasse dont la crosse touchait presque le sang trônait à quelques centimètres du cadavre.

Tout lui revint alors en rafale, une série de sons et d'images qui saturèrent son cerveau et le forcèrent à se recroqueviller en position fœtale, un gémissement ininterrompu s'échappant de ses lèvres serrées. Il se souvenait.

*

Prenez un citadin au hasard et posez-lui la question. Il le reconnaîtra : il a pensé au moins une fois à fuir, à quitter la grande ville pour la campagne. Paysages bucoliques, douceur de vivre, rythme plus tranquille, loisirs délicieusement surannés... la province se présente comme un eldorado rêvé pour les Parisiens surmenés traversant les boulevards encombrés en apnée pour se prémunir des gaz d'échappement. Les urbains idéalisent les vertes contrées, entre caquetements de poules et défilés de majorettes à la fête patronale.

Alors que la réalité se révèle parfois tout autre. La violence, psychologique ou physique, y est aussi présente que dans les pires cités de banlieue. Natif du 18^e arrondissement de Paris, il y avait passé toute son existence. Vingt-cinq années de périph, de métro et de conduite sportive. S'il devait se montrer tout à fait honnête, il n'avait pas vraiment atterri dans ce coin paumé du Berry par choix.

Développeur Web en région parisienne, cela semblait à certains le Graal absolu, l'assurance de pouvoir noyer ses épinards sous des tonnes de beurre, en faisant la nique au cholestérol. Sans fausse modestie, il pouvait affirmer être doué, très doué. Il aurait dû crouler sous les liasses de billets, rouler en Ferrari, des filles splendides à son bras. S'il n'avait pas souffert de cet intense bégaïement qui lui bouffait la vie depuis l'adolescence. Incapable de décrocher plus de trois mots sans que le quatrième coince. Des entretiens d'embauche dans ces conditions...

À vingt-cinq ans, toujours sans emploi, vivant aux crochets de ses parents, il sombra dans une profonde dépression. Allant du lit au canapé, du canapé au frigo, rarement lavé, à s'abrutir

devant des séries télé à la con. Il avait beau ingurgiter des quantités astronomiques de saloperies industrielles, il maigrissait à vue d'œil. Sa mère ne lui laissa pas le choix.

— Tu vas préparer une valise et aller passer quelques temps dans la maison de mamy.

— M-m-m-mais maman !

— Il n'y a pas de mais, Arthur ! Je ne vais pas rester à te regarder dépérir sans intervenir. Même si la maison est inhabitée depuis deux ans, tu trouveras bien le moyen d'y vivre. J'ai encore quelques contacts là-bas, je t'ai dégoté un boulot, tu commences lundi prochain. Tu vas participer aux moissons, entre autres. Une bonne fatigue physique, rien de tel pour remettre la cervelle à l'endroit.

Avec sa mère, inutile de parlementer lorsqu'elle avait pris une décision. Aussi enfourna-t-il ses maigres possessions dans sa 205 délabrée et en avant ! Lui qui n'avait jamais passé plus de deux semaines loin de Paris débarqua en pleine cambrousse, alors qu'il ne détenait même pas une paire de bottes en caoutchouc.

La baraque était située à Thaumiers, un petit patelin à une trentaine de minutes de voiture de Bourges, assez vaste, avec du terrain et aucun voisin à moins de trois cents mètres. Elle se cachait au bout d'un chemin pierreux très pentu, dans un lieu-dit comptant huit habitations. Le village proprement dit se trouvait à près de trois kilomètres, après une succession de côtes raides et sinueuses. Une église, un bar-tabac-épicerie, une boulangerie, la mairie, la poste, et c'était tout. Il découvrit vite que les heures d'ouverture de tous ces services s'avéraient assez réduites. Et encore, pas tous les jours.

Sans rien de spécial pour occuper ses soirées après avoir trimé dans les champs, il prit l'habitude de traîner au bar, enchaînant les bières. Il s'aperçut rapidement que les gens du cru, en général des petits papys burinés, s'empressaient de parler patois dès qu'il mettait un pied dans le troquet. Il ne s'en offusquait pas, c'était de bonne guerre. Après tout, il était le sale Parigot qui débarque. Normal qu'ils se méfient. Il comptait sur sa bonne bouille et sur l'effet du temps pour les amadouer petit à petit.

Ce ne fut pas le cas.

Ils l'ignoraient royalement pour la plupart, à l'exception du barman — bien obligé — et d'un vieux noir gigantesque que tout le canton surnommait Blanche-Neige. Lui seul consentait à refaire le monde avec lui, de ces conversations de comptoir qu'on oublie sitôt le dernier canon éclusé. Après quelques jours, il osa poser LA question qui le tarabustait :

— Pourquoi tu les laisses t'a... t'a... t'appeler comme ça ? Blanche-Neige par-ci, Blanche-Neige p-p-par-là... C'est quand même sacrément r-r-raciste, non ?

Blanche-Neige, de son vrai prénom Arnaud, haussa les épaules.

— Ça fait quinze ans que je suis venu prendre ma retraite ici, je suis le premier noir à habiter le village, j'ai été accueilli et accepté sans problème. Il fallait bien qu'ils trouvent un moyen de me rappeler au quotidien que je bénéficiais d'un traitement de faveur.

Désabusé, Arthur avala une grosse lampée de bière en ruminant. Pour lui, c'était tout le contraire ! Pas de surnom à la con, mais il écopait de tout un tas de petites vexations plus ou moins discrètes. Un courant invisible — mais puissant — d'animosité semblait émaner des gens. Quoi qu'il demande à l'épicerie, c'était en rupture de stock, alors que l'article en question le narguait depuis une étagère. Sa baguette quotidienne était toujours trop cuite, limite carbonisée, et les autres clients se voyaient dotés de pains bien plus pimpants. Il en était réduit à pousser jusqu'à Charenton, pour se procurer du pain digne de ce nom. Même le curé lui avait claqué la porte de l'église au nez le jour où lui était venue l'idée saugrenue d'y chercher un peu de réconfort ! Péniblement, il s'ouvrit de ses misères à Arnaud, qui l'écouta avec patience avant de secouer la tête.

— Je les connaissais farceurs avec les nouveaux et les touristes, mais là... Jamais ils n'ont manifesté autant de dureté. Tu dois être coupable d'un truc vraiment moche à leurs yeux.

Arthur n'avait aucune idée de ce que cela pouvait être. Difficile de faire amende honorable sans savoir ce qui lui était reproché. Il se creusait la tête sans parvenir à comprendre.

Roger, son patron, un fermier aisé qui se trouvait être également maire de la petite commune, se montrait le plus odieux de tous. La caricature parfaite du péquenaud : adipeux, le nez rougeaud, des paluches boudinées aussi larges qu'un crâne, engoncé dans une chemise au col douteux, dont les boutons menaçaient de sauter à chaque inspiration. Les bras croisés au-dessus de son imposante bedaine, les yeux sournois, il dévisageait Arthur d'un air goguenard quand il se débattait avec les bottes de paille pour les hisser sur les camions. Il l'irritait par sa simple présence et sa propension à toujours utiliser des expressions bizarrement détournées.

— T'es bien un gars de la ville, tiens ! Rien dans les muscles. On t'a pas appris à te retrousser les coudes, là d'où tu viens ? La tombe de ton pauvre grand-père doit se retourner. Jour après jour, il le poursuivait de ses sarcasmes auxquels Arthur ne pouvait répondre sans provoquer d'explosions d'hilarité méchante. Son bégaiement l'enchantait au plus haut point.

— Tu... tu... tu... es in-inu-inutile, se gaussait Roger à la moindre erreur de son employé. T'es pas sorti de la caisse de Jupiler, toi, ça se voit ! C'est bien au nom de ma vieille amitié avec ta mère que je te garde.

Arthur faisait le gros dos, encaissait et reprenait son labeur, le rouge aux joues. Il se sentait coincé. Impossible de rentrer à Paris, ses parents le renverraient illico ici. Combien de temps allait-il devoir supporter l'animosité de Roger et ce boulot éreintant, pour un salaire de misère ?

Les jours passaient et la dépression continuait son insidieux travail de sape, aidée par les quantités d'alcool de plus en plus importantes qu'il ingurgitait avec Blanche-Neige. Puis Roger eut vent de ces soirées et prit l'habitude de venir hanter le troquet lui aussi. Il ne disait rien, se contentait d'écluser des chopines en lisant son journal. Mais sa simple présence suffisait à faire perdre tous ses moyens à Arthur. Le bégaiement s'intensifiait au point que même Blanche-Neige perdait patience et renonçait à discuter.

Arthur abandonna le bar, préférant conduire jusqu'à Bourges une fois par semaine pour faire provision d'alcools, de plus en plus forts. Il peinait à entendre le réveil le matin, noyé dans les vapeurs éthyliques et arrivait fréquemment en retard. En pleine période estivale, il était attendu à l'exploitation au point du jour, à 5 h 30. Autant dire qu'après quelques heures d'un sommeil agité d'ivrogne, il n'était pas bon à grand-chose. Son incompétence provoquait de nouvelles salves de railleries, qu'il occultait la nuit venue dans le whisky bon marché.

Un cercle vicieux dont il ignorait comment s'extraire.

*

L'odeur métallique du sang devenait de plus en plus prégnante, ajoutant au malaise d'Arthur. Le fermier puait déjà en temps normal, un mélange de sueur ancienne et de bouse de vache. Là, entre ses intestins percés par la chevrotine et l'âcreté des chairs carbonisées par le passage des plombs, le jeune homme trouvait que le cadavre empestait autant qu'une charogne, alors qu'il ne pouvait pas s'être écoulé assez de temps pour que la décomposition commence. À quelle heure s'était-il pointé chez le vieux ?

Il fouilla dans sa mémoire, un exercice rendu compliqué par sa blessure au crâne et son reste d'ivresse. Il n'aurait pu en jurer, peut-être aux alentours de minuit ? Un coup d'œil à l'écran du téléphone lui confirma qu'il n'était pas encore une heure du matin. Sa période d'inconscience n'avait pas duré plus de quelques minutes, de toute évidence.

Il lui fallait réfléchir, mettre ses pensées en ordre, avant d'envisager la suite. Sa situation n'était pas brillante. C'est lui qui s'était introduit chez Roger, fermement décidé à en découdre. Lui qui gueulait des paroles rendues incohérentes et incompréhensibles par le

whisky. Lui qui avait saisi le fusil posé sur la table, pour se défendre contre les battoirs qui lui assenaient gifle après gifle, sans pitié, sans interruption.

Il avait ruminé toute la soirée la dernière brimade en date, le vieux qui l'avait poussé sur le tas de fumier quelques heures plus tôt. La goutte d'eau qui met le feu aux poudres, comme aurait pu le déclarer la victime elle-même. Arthur sentait qu'il finirait par en crever, de ne pas savoir, de ne pas comprendre. Qu'est-ce qui en lui justifiait une telle animosité, une telle mesquinerie ? Il avait rallié la ferme en titubant sur le chemin.

*

— Kes' tu fous chez moi ? gueula Roger en le découvrant au milieu de la cuisine.

Son ventre gras débordait d'un caleçon de couleur douteuse et des touffes de poils hirsutes tapissaient de façon anarchique son torse nu. Ses guibolles étonnamment maigres se terminaient par les croquenots qu'il portait au quotidien, non lacés. Le fermier finissait d'enfiler à la hâte un peignoir éponge râpé d'un vert nauséeux. Des mèches emmêlées de cheveux gris se dressaient sur son crâne.

Une absurde envie de rire envahit Arthur devant ce spectacle. Au saut du lit, son ennemi perdait de sa superbe et de sa stature.

— Je veux que tu... tu... tu m'expliques ! Je veux piger pourquoi tu t'en prends sans cesse à m-m-moi, exigea-t-il d'une voix rendue plus claire par un soudain accès d'audace. Tu me dois des... des... des éclaircissements. Et des excuses.

Roger fronça les sourcils, mécontent de ce tutoiement qu'Arthur ne s'était jamais autorisé auparavant.

— J'te dois rien du tout, le morveux. Et si tu fous pas tout de suite le camp de ma propriété, j'vais te remettre les points sur les pendules ! T'es entré par la fraction, j'suis en droit d'appeler les gendarmes et de te faire flanquer en tôle.

Enhardi par l'alcool et l'apparence inoffensive de cette peau de vieillard étalée devant ses yeux, Arthur répliqua :

— La porte n'était pas fermée à clé, donc aucune effraction. Et moi aussi, je peux leur parler, aux gendarmes. Porter plainte pour harcèlement. C'est pas trop à la mode de nos jours, de persécuter un employé.

Il réalisa avec ravissement que sa langue n'avait pas du tout buté, les mots coulant avec une fluidité qu'il ne souvenait pas avoir jamais connue.

— Alors ? J’attends... je me demande comment un vieux con dans ton genre va justifier ses saloperies. Et comment tu as embringué le village à ta suite.

— J’té dois rien, répéta Roger.

Le vioque bondit soudain, avec une célérité que son aspect physique ne pouvait laisser présager. Une de ses paluches saisit Arthur à la gorge, tandis que l’autre le pilonnait au visage. Le jeune homme cherchait fébrilement de la main quelque chose pour se libérer, une bouteille, une assiette, un ustensile quelconque avec lequel frapper son assaillant. Juste de quoi lui faire lâcher prise assez longtemps pour lui permettre de s’enfuir. Il tâta à l’aveugle.

Ses doigts rencontrèrent une excroissance sur la nappe de bulgomme, il s’y accrocha désespérément et la tira vers lui. Lorsque son cerveau enregistra la nature de l’objet, ses réflexes triomphèrent de sa raison. Son index se glissa sur la détente du fusil providentiel. Arthur ramena son bras vers lui et lutta pour insérer le double canon entre son corps et celui du vieux, non sans mal, en raison de l’hypoxie qui commençait à l’affaiblir. Enfin, il sentit l’arme positionnée contre la panse flasque.

Tira.

La déflagration retentit avec une violence inouïe dans la petite cuisine et le recul projeta Arthur hors des griffes du salopard qui le rossait. Directement contre le groin d’une tête de sanglier empaillée, fixée au mur derrière lui. Une défense proéminente déchira son cuir chevelu jusqu’à l’occiput. Il perdit connaissance.

*

Passablement dessoûlé à présent, Arthur réfléchissait à toute vitesse. Avec les progrès de la science forensique, il ne disposait que d’un délai très court pour appeler les secours, sous peine que les indices contredisent sa version des faits. Les flics le croiraient-ils ? Ne risquait-il pas d’être accusé de meurtre ? Rien dans la cuisine ne viendrait appuyer la théorie du coup accidentel, pendant une soirée entre amis. Surtout que les témoignages des autres habitants du village la tailleraient en pièces en deux secondes. La légitime défense était une option, surtout si son cou portait les stigmates de l’agression. Fébrilement, Arthur ouvrit l’application photo de son téléphone, se mit en mode selfie et se servit de l’écran comme d’un miroir pour explorer son cou. Rouge et un peu enflé. Cela suffirait-il pour accréditer la thèse de l’attaque violente ?

Un embryon d’idée folle se matérialisa dans son esprit. Un subterfuge séduisant.

Et si... ?

Peut-être existait-il un moyen de se dédouaner complètement, tout en tirant un bénéfice absolu de cette situation délirante. Arthur ne prit pas le temps d'approfondir, jetant aux oubliettes prudence et raison. Il se pencha et fit glisser le fusil jusqu'à lui, en prenant bien garde d'éviter le sang presque coagulé. Les empreintes de Roger figuraient un peu partout sur l'arme, à coup sûr, puisque celle-ci lui appartenait. Les siennes aussi, forcément. Rien n'indiquait que le vieux n'avait pas tiré le premier, touchant Arthur. Ni que ce dernier ne la lui avait pas arrachée par le canon, avant de faire feu à son tour, blessant mortellement le fermier. Là, la légitime défense ne faisait pas un pli !

— Alors, marmonna Arthur, joignant le geste à la parole. J'empoigne le canon, j'y laisse de belles empreintes bien nettes. Je retourne le fusil, je tire. L'autre connard tombe. Je m'assomme avec le recul et je lâche la pétoire. Elle atterrit près de Roger.

Tout semblait parfait.

Le jeune homme inspira, positionna maladroitement l'arme contre son mollet — l'endroit qui lui paraissait le moins risqué — et ferma les yeux. Cette fois encore, le recul le surprit et il eut à peine le temps de penser « merde, dans le genou », avant qu'une souffrance incommensurable le submerge.

Paniqué, il replaça le fusil près du cadavre, appela les secours et perdit de nouveau connaissance.

*

En ouvrant les yeux, Arthur n'eut aucun mal à identifier le lieu où il se trouvait. L'odeur si caractéristique et le mobilier criaient à l'hôpital. Une poche à perfusion emplie d'un liquide transparent trônait au-dessus de lui, fixée au lit par un crochet, prolongée par un tube menant à son bras. Il prit conscience d'une légère douleur assourdie dans son genou gauche, lointaine, presque inexistante. Il flottait sur un nuage agréable, l'inquiétude qu'il était censé ressentir reléguée dans un coin de son esprit.

— Morphine, analysa-t-il à voix haute.

Une tête de femme se matérialisa aussitôt dans son champ de vision.

— Vous êtes réveillé. Bien. Comment vous sentez-vous ?

— Soif... croassa Arthur.

Il l'étudia pendant qu'elle le faisait patiemment boire une eau tiédasse à la paille. Uniforme de gendarme. Visage intelligent. Regard incisif. La prudence s'imposait. Les opiacés dans son organisme risquaient de le rendre trop loquace ou de l'amener à se contredire.

— J'ai dormi longtemps ?

— Un peu plus de 36 heures. Vous avez été opéré de la rotule. Vous savez pourquoi vous vous trouvez ici ? Vous vous souvenez de ce qu'il s'est passé ?

Arthur hocha juste la tête.

— Je me présente, brigadier Quélard, de la gendarmerie nationale. Vous voulez bien me raconter ?

Le jeune homme s'éclaircit la voix et livra la version qu'il avait imaginée, tandis que la militaire prenait des notes. Le récit complet lui demanda un certain temps, entrecoupé de pauses pour s'hydrater — et préparer les mots suivants — ou simplement récupérer. Lorsqu'il en eut terminé, la gendarme lui tapota l'épaule.

— Reposez-vous, maintenant. Vous devrez fournir une déposition officielle, mais cela peut attendre. Tout ce que vous m'avez expliqué correspond en tous points à la scène de crime et aux premiers témoignages recueillis.

— Que va-t-il m'arriver ? s'inquiéta Arthur.

— Oh, pas grand-chose, à mon avis. Au vu des circonstances, je doute que le procureur vous poursuive.

Le moment était venu d'aller à la pêche aux informations.

— Pourquoi Roger a-t-il essayé de me tuer ? Vous avez pu l'établir ?

— Oui. C'est assez sordide. Il n'a pas du tout apprécié votre installation dans l'ancienne maison de vos grands-parents. Il convoitait leur propriété. Comme elle jouxte la sienne, il souhaitait l'acquérir à bas prix et augmenter la surface de ses terres. Il craignait que vous décidiez de vous implanter définitivement. À votre arrivée, il a déclaré à pas mal de monde que vous veniez pour chercher des histoires, que vous aviez l'intention de transformer les lieux en refuge pour migrants. L'animosité et la xénophobie instinctives des vieux du coin ont suffi à les dresser contre vous.

— Mais c-c-c'est pas vrai ! s'indigna Arthur, le bégaiement repointant son nez.

— Nous le savons, votre mère nous a tout expliqué au téléphone. Elle nous a parlé également des propositions de rachat de monsieur Collet. D'ailleurs, vos parents sont en route. Je pense que les villageois qui vous ont snobé vont désormais se montrer aux petits soins. Ils se sentent un peu responsables de tout ça. À mon avis, monsieur Collet n'a pas supporté que vous ne preniez pas la fuite suite à ses vexations et il a décidé de passer à la

vitesse supérieure. Si vous n'aviez pas triomphé de lui, j'imagine qu'il se serait débarrassé discrètement de votre cadavre quelque part.

Arthur se taisait, submergé par les révélations de la militaire. Les quelques bribes de culpabilité qu'il ressentait s'envolèrent. Le vieux n'avait eu que ce qu'il méritait, somme toute.

— Merci, brigadier, souffla-t-il.

— Bon, je vous laisse. Venez à la caserne quand les toubibs vous relâcheront.

À peine eut-elle passé la porte qu'un médecin la remplaça dans la chambre. Souriant d'un air crispé, il s'enquit de l'état de son patient, puis lui brossa le tableau de sa situation : ce qui avait été tenté, le temps de récupération, ce à quoi il devait s'attendre.

— Je suis désolé, je ne connais pas de façon simple de vous l'annoncer. Vous ne remarquerez probablement jamais normalement, ou, du moins, pas sans une canne à minima. Malgré mes efforts, votre rotule s'est avérée au-delà de toute reconstruction. J'ai donc posé une prothèse. C'est le dernier cri, mais elle ne saurait remplacer une articulation fonctionnelle. Vous rencontrerez des difficultés à plier le genou, pour ramasser quelque chose, par exemple, ou nouer vos lacets. La raideur de la jambe compliquera la marche et augmentera votre fatigue de façon exponentielle.

Avisant le demi-sourire béat d'Arthur, le chirurgien insista :

— Est-ce que vous comprenez bien tout ce que je vous expose ?

— Oui, oui, je comprends...

— Bon, parfait. Je reviendrai demain, à l'heure du changement des pansements, pour voir où ça en sera.

L'homme s'éclipsa. Enfin seul, Arthur poussa un soupir de soulagement. Aucune erreur commise, aucune déclaration malencontreuse. Il s'était surpassé.

Il allait s'en sortir ! Terminés, les travaux pénibles. Adieu, l'insistance de ses parents, qui allaient sans nul doute se montrer attentionnés envers lui. Avec de la chance, il parviendrait à grappiller un peu de fric, de son assurance ou de l'État. De quoi voir venir, tout en se faisant chouchouter, en jouant sur la mauvaise conscience que sa mère ne manquerait pas d'éprouver.

Un rictus cynique envahit ses traits, il replongeait dans le sommeil, heureux finalement. Une rotule en vrac était un faible prix à payer pour toute une vie peinarde.

— B-b-bien fait, Roger.